



## Désir

---

*Philippe Sarr*

Où suis-je, où donc, dans la chambre d'un hôtel miteux près de Salamanque, vieille ville estudiantine du nord-ouest de l'Espagne ? C'est juste que je la désire tant, c'est ça, et que poussé par mon désir mon corps s'est emballé comme une machine devenue folle, une machine infernale qui sillonne la terre et le ciel, une bécane monstrueuse que rien ne peut arrêter ? J'ouvre la bouche, me mets à respirer très fort, difficilement, tente de me redresser, me mets à cracher très puissamment. Quelque chose m'obstrue les voies aériennes, ma propre salive je crois, que je produis de manière anormalement abondante vue l'heure et que je dors à moitié. Donc pas de raison de saliver comme ça si ce n'est...

Le monde est un immense cloaque. Exotisme. Géographie complexe. Terres. Océans. Îles exquises ! Me sens à présent happé par lui comme une blatte aux sens émoussés. « Une blatte ? » fait Maxime. « Oui », je fais. C'est con, d'abord une machine désirante puis une blatte dont on se demande bien ce qu'elle est venue foutre ici, bordel ! Je me rappelle son délire, à ma Mira, un verre de tequila à la main : « Le moment venu, tes cellules mourront peu à peu, les milliards de cellules dont tu es fait, et tu auras chaque fois, pour chacune d'elles, l'impression fugace de mourir, comme à petit feu, tu vois, pianissimo, et ta conscience émancipée te projettera dans des contrées du monde jusque-là ignorées, vu que les barrières qui t'empêchaient de les voir et de les appréhender auront sauté une à une et t'auront transformé en un flot d'énergie à l'état brut, sauvage comme une lande, tu vois, et tu rayonneras comme une étoile... »

J'ai vingt ans, Maxime. Je rêve de voyages. J'ai une sacrée morgue, putain. Depuis ce jour, depuis cette nuit passée au centre de tri postal de Bondoufle (mon père vient de clamser), depuis que j'ai vu notre chef descendre les marches qui le conduisaient à son bureau, chancelant, tout en bas, derrière une montagne de sacs en toile de jute où des types ivres et mécontents étaient venus uriner en masse parce qu'il n'avait pas voulu leur accorder la pause de minuit, puis s'effondrer comme une

merde de pigeon depuis la rambarde. Depuis je sais... Un gouvernail. Une queue, rien qu'une queue !

Je l'ai senti venir.

— C'est ça, mon gars, rêve, espère, tempère Maxime. Tu ne feras rien de tout ça ! La place est occupée depuis des lustres. Depuis...

— Va te faire foutre. J'ai vingt ans. Je suis vieux et j'ai vingt ans. Je suis jeune dans ma tête ! Quant à toi, tu es jeune dans ton corps et mort au-dedans ! Estropié du cœur et de l'esprit ! J'ai vingt ans. Tu peux pas comprendre... Mon compteur est resté bloqué là. Vingt ans, bordel. Vois quels océans houleux il m'aura fallu traverser pour arriver jusqu'ici vivant, en chair et en os !

La nana se relève. Sa tête était venue heurter mes genoux au moment de la bousculade. Elle s'est mise à hurler. Maxime, derrière elle, m'a regardé. Un vieux, rien à dire !

— Pauvre con, je fais.

La nuit tombe inexorablement. J'ai froid. J'ai froid pour lui, pour elle. Je sens comme des fourmis à l'intérieur de mes mains. Une multitude de fourmis rouges à la carapace burinée comme la tronche du mec qui me supplie de ne rien dire à sa femme ni à sa belle-famille, lesquelles mangent une paella pas loin d'ici, au *Sante Maria*, parce que la honte, mon gars ! La belle-famille, l'hypocrisie, la religion, dieu et tout ça, pour pas mourir rôti sur le bûcher !

— À notre époque, je fais, t'es con ou quoi ?

Les fourmis changent de main. Elles arpentent la sienne désormais, enflent d'un coup, ça fout la trouille, il en a plein le visage ! Maxime se met alors à hurler... Il fait de plus en plus chaud. La nuit se pose délicatement sur le centre comme un nuage phosphorescent. Des gens jeunes comme nous crient, s'amuse, boivent, jouent de la guitare, je reconnais un morceau de John Lee Hooker... mangent des galettes au sarrasin... Un type s'avance vers moi :

— Tiens, prends ça sinon tu tiendras pas le choc... Tu as trop picolé... Ici, les gens qui picolent trop meurent...

Un type a été retrouvé découpé en morceaux près de l'entrée. On a juste découvert son sexe dénudé tel un câble électrique et planté dans le sable comme la hampe d'un drapeau. Juste ça.

Vaut donc mieux pas tenter le diable...

— Ok, je fais.

J'attrape ce qu'il me tend, une galette de sarrasin remplie de gruyère, de tomates et d'oignons frits, et me mets à la dévorer. On raconte que d'étranges miaulements sont venus troubler le centre cette nuit-là...

Mira nous a rejoints. On détale de suite, comme promis, chacun ayant chaussé sa paire de lunettes 3D ! Écouter John Lee Hooker à Honfleur, ça jette. Surtout lorsque l'on circule à bord d'une Ferrari 400 — la rouge ! —, et que les regards se tournent ostensiblement vers vous avec une pointe d'admiration. On est comme deux aristos. Deux loups magnifiques aux dents longues et acérées comme des kriss qui défient la mort. Comme au cinoche ! On remonte la rue du port, je repense au rêve que j'ai fait avant d'enquiller les kilomètres comme du papier buvard, nos organes comme mis à nu. Je me promène dans les jardins de la ville (« les petites folies », comme on les appelait autrefois) avec deux beaux nourrissons, vraisemblablement des jumelles, magnifiques, et je les fais rire en leur adressant des grimaces. L'impression de rajeunir, d'être comme elles, alors que le ciel darde sur moi des rayons de feu qui me communiquent une énergie ahurissante.

Ça me fait ça sur le retour, après avoir dîné avec un couple rencontré dans une galerie d'art, rue des Dauphins — avec Alain, le galeriste, on se sera envoyé quatre bouteilles d'un bon champagne (faut dire qu'on lui a laissé une sacrée note : quatre céramiques signées Dali, relatant des scènes de la « Divine Comédie », plus une litho de Tobiasse dans la série « Le cantique des cantiques », où une femme se caresse le sexe !) —, retour sous la pleine lune, sa lumière folle et pénétrante qui semble s'enrouler comme des fils d'argent autour de gros nuages joufflus et si sombres, et l'impression d'être comme « électrisé », littéralement ! Rajeuni ! Comme passé à la gégène ! Le rêve me revient à cet instant-là, tandis que Mira éprouve toutes les difficultés à garer la Ferrari sous le regard éberlué d'une bande de mecs surpris de voir une meuf au volant d'une Rouge, putain, ça se devine à leurs regards qu'ils en bavent d'envie. Se faire la Ferrari, et Mira ! Je me dis que quand ils la verront descendre, lorsqu'ils pourront admirer son joli cul, un cul comme en aurait rêvé Apollinaire, ils s'en prendront plein les mirettes. Les pauvres ! Mais Mira n'y est pas. Elle a d'autres chats à fouetter. Elle râle. La Ferrari a des ratés. (Mira a les plus belles jambes du monde.) Les gars, qu'est-ce qu'ils croient, qu'est-ce qu'ils s'imaginent donc ?

— Allez, c'est bon, fait Mira, dis-leur d'arrêter leur cirque, qu'on en finisse, merde !

On se gare (un vieux parking désaffecté près du « Jardin des personnalités »), gicle de l'habitable comme deux beaux matous, se précipite à l'hôtel où un mec nous attend, un mec avec un physique de rugbyman, une gueule à la Kerouac, plutôt agréable et accueillant.

— La Ferrari, c'était vous ? il demande en regardant Mira comme s'il découvrait le monde (il a la bouche en cœur).

— Oui, on fait.

— Attendez, on va arranger ça, il dit, une main posée sur la fermeture Éclair de sa braguette, le regard toujours rivé sur Mira qui en fait des tonnes en remuant discrètement la croupe. Roger, il demande, allez garer la caisse dans le parking de l'hôtel, près du port. (Puis, se tournant vers Mira qui a ouvert en grand son décolleté — t'affole pas, à cause de la chaleur, mon chéri !) On sait jamais. C'est pas prudent de la laisser là, vous savez. Ça pourrait attiser les convoitises !

Après les règles d'usage — remise des clés et tout le toutim —, on se la joue VIP. On se fait monter une bouteille de champagne et deux peignoirs pour le jacuzzi par une demoiselle à l'accent slave. On baise une première fois, une deuxième, puis on se jette dans l'eau toute illuminée. Vert, rouge, jaune. Plus les bulles ! Des machins qui viennent te lécher le dos et la croupe à la demande ! Sous les fesses, ça gargouille. Des bulles grosses comme des têtes de canard ! Mira m'attrape la queue, me roule un patin à la vitesse de l'éclair, sa langue musclée s'agite dans ma bouche comme une vipère détalant à la vue d'une loutre. « Je t'aime, mon amour ! » Mira jubile. Ma main gauche se fraie un chemin sous l'eau bulleuse jusqu'à son sexe que j'ouvre à l'aide de deux doigts pour y laisser pénétrer finement un troisième. « Je suis venu en paix faire la guerre aux bâtards », je fais, citant un rappeur bien connu.

J'enquille mon verre de champagne d'un trait. J'avais dit ça un jour à mon éditeur : « De l'énergie ! » La littérature française manque cruellement d'énergie. Elle a des allures de bonne sœur effarouchée. OSER ! Je sors de la baignoire. J'ai rajeuni de cinquante ans ! De la mousse blanche me recouvre tout le corps. Aussi, je pars me rincer sous la douche. Quant à Mira, elle continue de jouir dans le jacuzzi. Son corps est celui d'une madone. Il passe du bleu au rouge, puis au jaune. Jaune comme le *Christ* de Gauguin ! Son petit cul me fait penser à un flan à la pistache. J'ai envie de mordre dedans. Des anges semblent crapahuter dans la chambre. Pendant ce temps, à la télé, des types se massacrent pour rien. Pour de fausses reliques ! C'est ça, oui, de fausses reliques ! Des gens tuent et se font tuer pour ça. De fausses reliques. Des têtes

tombent. Tandis que j'arpente notre chambre étourdi, complètement ivre. Absolument nu. La peur au ventre. Le bonheur me fout autant la trouille que le reste.

Le lendemain, on tombe en émoi devant une litho de Tobiasse. Une femme nue, dans des tons très chauds, très excitants. J'accroche moins avec les Miró. Miró m'emmerde.

— Le cantique de quoi ? fait Francis, un ami. Tu me prends pour une bite ?

— Une bite saurait y voir clair dans ce Tobiasse, je fais.

Francis est à deux doigts de vomir. Il doit me prendre pour un cinglé.

— Suis pas assez cultivé, il fait. Alors, profite pas ! On cause maçonnerie ? Alors là, je t'encule de suite mon gars ! Tu fais pas le poids !

— Bien, je dis, un brin énervé.

Francis ajoute, presque hors de lui (il est pas habitué à fréquenter les galeries, mais plutôt les enseignes « Casto » !) :

— J'ai passé des heures sur des chantiers pourris, dont un au Vatican, et je compte pas les heures, mon gars, passées à maçonner comme un dingue dans le froid à me les geler, au point que je souhaite même pas ça à mon pire ennemi, tu vois, espèce de chancre mol !

Il m'agace là, je lui dis que c'est pas une question de culture. Un tableau, c'est comme une femme. T'as les atomes, ou tu les as pas ! Question de désir et de feeling.

Mira approuve :

— Juste une question de ça, mon Francis ! T'excite pas le manche, mon gars ! Une œuvre d'art, ça se déguste, ça se mate avec la bouche, la queue, le cul, les yeux, la chatte. L'intelligence n'a rien à voir là-dedans.

À l'étage, deux Lucio Ranucci. Dont « Quatre sœurs ». Une splendeur ! Huit mille euros.

Avec Mira, elle est toute belle dans sa tunique mauve argentée, on se retrouve au « P'tit mareyeur », dans le centre d'Honfleur. Je commande une entrée froide — crevettes, tomates — et un tournedos de saumon, Mira une bouillabaisse normande, le tout arrosé d'un aligoté. « Fuissé ». Le pied. Juste le pied, je me dis. D'un coup, ce sont mille paires de fesses qui me regardent, l'air de rien. Mille paires de fesses sur mon visage d'ange !

Je suis tout excité. Je me demande combien de temps ça va durer encore.